

AVENTURES DE CHASSE

UN EXPLOIT DE CAÏMAN

J'étais à Marovoay, au fond de la baie de Bombetok, à l'endroit où la Betsiboka s'élargit brusquement pour former le vaste estuaire dont Monjaga commande la sortie par le canal de Mozambique. C'était au mois de novembre ; la saison des pluies avait commencé, et le thermomètre accusait, vers midi, 38° centigrades à l'ombre. Blancs, noirs, Indiens même, tous les habitants du lieu étaient livrés aux douceurs de la sieste. Seul, avec un Parisien, M. D., comme moi insuffisamment créolisé pour dormir deux heures durant au milieu du jour, je faisais, d'un pas languissant, le tour de la petite bourgade insalubre, bâtie sur un humus fécond, dont les créoles de Bourbon et les Indiens de Bombay commencent à faire un centre commercial.

Notre promenade nous avait amenés sur la berge de la rivière, au milieu des larges pirogues et des boutres. Il était deux heures ; l'atmosphère, surchauffée, se tordait en veloutes tremblotantes qui donnaient le vertige à l'œil ébloui ; l'herbe calcinée semblait prête à s'enflammer sous la morsure de ce ciel de feu. Un troupeau de ces bœufs malgaches, qui rappellent le zébu par leur conformation étrange, paissaient tranquillement cette herbe brûlante, insensibles aux rayons du soleil qui tombaient d'aplomb sur leurs échine bossues, et ne s'interrompaient que pour pousser, de temps en temps, un mugissement bref, agacé, en chassant de leurs queues nerveuses les essaims de moustiques qui leur taquinaient les flancs.

Un jeune drôle, à peu près nu, chargé de leur surveillance, faisait la sieste sous un baobab, comme tout le monde la fait sous les tropiques, à cette heure bénie du farniente, où l'on ne voit dehors que les chiens... et les blancs d'Europe.

— Venez, me dit, Monsieur D., en me montrant une bande de canards sauvages qui s'envolaient lourdement, voilà qui me donne l'idée de manger un salamis pour souper. Rentrons nous reposer, ce soleil est décidément aveuglant ; nous reviendrons à cinq heures avec nos fusils, et malheur à ceux de ces succulents palmipèdes qui passeront trop près de nous ! J'acquiesçai au désir de mon compagnon, et nous rentrâmes dans le magasin de riz, qu'un de nos compatriotes avait mis obligeamment à notre disposition. A cinq heures, nous en ressortions, le fusil sur l'épaule, suivi de notre interprète.

Le soleil descendait vers l'horizon, la température devenait plus supportable. De grandes bandes de bœufs se dirigeaient vers la rivière pour s'y abreuver. Les oiseaux d'eau regagnaient à tire-d'aile l'autre rive pour y passer la nuit. C'était là qu'il fallait les attendre au passage. Après quelques recherches, nous dé-

couvrimus un piroguier sakalave, du plus bel ébène qui consentit, moyennant finance, à nous faire passer l'eau. Nous gagnâmes alors une prairie humide, et nous nous agenouillâmes derrière un buisson.

Bientôt des bandes triangulaires de sarcelles passèrent au-dessus de nos têtes. La chasse commençait ; nos coups de feu, peu espacés, suivis souvent de la chute d'un corps pesant sur le sol détrempé, ne tardèrent pas à faire des vides dans les rangs des volatiles.

Au bout d'une heure de ce sport cruel, neuf victimes emplumées gisaient à nos pieds.

Nous cherchions des yeux, pour nous rembarquer, la pirogue qui nous avait amenés, quand soudain une douzaine de bœufs, qui se désaltéraient paisiblement à quelques cents pieds de nous, se ruèrent en désordre, comme saisis d'une panique inexplicable, vers l'endroit

— Le caïman le tient par le nez, expliqua Ramena ; le bœuf est fort, mais le caïman ne lâche jamais...

— Morbleu ! s'écria M. D., c'est jouer de malheur. J'ai laissé ma carabine dans notre magasin à riz, ne voulant pas me charger inutilement, et voilà une occasion de m'en servir comme je n'en retrouverai pas.

— Eh ! interrompis-je, Ramena ira vous la chercher ; ce bœuf tiendra bien jusqu'à son retour. Il se pourrait même, étant donnée son encolure, qu'il amenât son adversaire sur la berge, où il vous serait plus facile de le viser.

Ramena secoua la tête négativement.

— Plus vite, donc ! lui cria le bouillant chasseur ; cours à la case et apporte-moi mon winchester. Il y a treize cartouches dans le magasin : inutile d'en chercher d'autres.

Ramena s'éloigna en courant et en appelant à tue-tête l'indigène qui nous avait amenés dans sa pirogue.

Nous approchâmes alors du bœuf qui se débattait, jusqu'à ce que nous sentîmes le sol se changer en boue sous nos pieds ; il eût été dangereux d'aller plus loin, et d'ailleurs nous n'étions ainsi qu'à une dizaine de mètres du groupe formé par les deux antagonistes, dont nous pouvions suivre les mouvements.

A notre approche, le bœuf fit un effort prodigieux pour se dégager ; ses jarrets nerveux se raidirent avec une force irrésistible, et il parvint à faire sortir de l'eau la tête de son persécuteur. Une forte odeur de muse nous impressionna désagréablement, et nous pûmes voir les yeux glauques, sans expression, du hideux amphibie, que notre présence ne parut pas alarmer le moins du monde. Peut-être se rendait-il compte de l'impossibilité où nous étions de l'atteindre.

Nous restions immobiles, fascinés par ce regard vitreux, dont la fixité implacable avait quelque chose d'effrayant. La lutte continuait, acharnée, rythmée par la respiration haletante du ruminant, ponctuée de temps à autre par des beuglements douloureux.

— S'il me restait seulement une cartouche à plomb, grommela M. D., dont les instincts de chasse souffraient un véritable supplice de Tantale, je me chargerais bien d'en envoyer le contenu dans l'œil de ce hideux lézard... Tiens ! ajouta-t-il, on dirait qu'il perd du terrain !...

En effet, le bœuf, comme s'il eût puisé de nouvelles forces dans la terreur que lui inspirait l'horrible regard de son bourreau, s'était violemment cambré en arrière, et avait gagné encore un pas. Nous distinguions maintenant les pattes antérieures du caïman, enfoncées à demi dans la vase épaisse qui leur fournissait un point d'appui d'une résistance à toute épreuve.

— A défaut de cartouches à plomb, dis-je, vous pourriez peut-être, avec quelques pierres vigoureusement lancées sur le museau de cet saurien, le décider à abandonner sa proie.



Le bœuf poussa un mugissement et tomba lourdement sur le dos. — Page 671, col. 1

où nous étions. Il nous fallut faire des gestes immenses, avec nos fusils et nos chapeaux, pour décider ces ruminants, beaucoup moins irascibles heureusement que leurs congénères européens, à s'écarter pour ne pas nous écraser sous leurs pieds.

— Qu'est-ce que c'est ? fîmes-nous, tout surpris, en nous tournant vers Ramena.

— Voay ! voay ! (*) répondit l'indigène effrayé, en nous montrant du doigt une masse noire qui se débattait à l'endroit que venait de quitter le troupeau.

Nous courûmes vers le point désigné. La masse noire était un bœuf de belle taille qui, le mufle au ras de l'eau, faisait des efforts inouïs pour reculer et paraissait fixé inébranlablement à la berge vaseuse, dans laquelle ses sabots disparaissaient à demi.

(*) Caïman.

Bien que le p...
succès, m...
caillou q...
le terrai...
nous tro...
débris ro...
ploration...
poste d'o...

La l...
versaires...
bœuf, le...
guait vis...
et battai...
forte et m...
l'épouvan...
jaillir de...
par les...
reau, ne...
à ses pou...
sa gorge...

— Voy...
rait-on p...
cours de...

Je reg...
à disting...
ayant la...
évaluant...
face un...
bien des...
proie, en...
affaires d...
congénèr...
qu'il l'au...

— Ce...
gronda...
Est-ce a...
bine au...
qui s'app...

Le sol...
et le cr...
gions tr...
ver. Il...
bœuf av...

Le p...
épuisée...
robustes...
Tout à...
lamentab...
ourdeme...
vase giu...
fort, lu...
maintin...
sombres...
belle ; i...
soutenir...
prise.

en finir...
de plus...
ments d...
de ses...
qui reg...
Comme...
tête, vi...
de son...
yeux, in...
dirent q...
tilemen...
bulles...
tandis q...
raient...
sante.

plongea...
dant qu...
des rui...
se raler...
D'un...
le fit a...
tout en...

(1) Ma...
mans. C...
contre le...